



Travelling 2022 Compétition Junior

Programme Grands - Durée du programme : 58 min

LE COURT MÉTRAGE

Le cinéma a été inventé par les frères Lumière en 1895. Leurs films duraient moins d'une minute (*La Sortie des usines Lumière*, *L'Arrivée d'un train en gare de La Ciotat...*). Puis vinrent les films de quelques minutes, notamment ceux de Georges Méliès, le premier cinéaste à réaliser des trucages pour le cinéma (que l'on nomme aujourd'hui « effets spéciaux »). Et enfin, aux côtés de ces courts-métrages, prirent place des moyens et longs métrages.

Beaucoup de cinéastes ont commencé par le court-métrage. Walt Disney a réalisé des courts métrages pendant plus de dix ans avant de se lancer dans l'aventure de *Blanche Neige et les sept nains* en 1939.

Junior est composé de courts-métrages de durées variables et produits à l'aide de techniques variées : images de synthèse, dessin, animation image par image (stop motion)... Par la technique, le thème et l'esthétique choisis, chaque réalisateur ou réalisatrice nous introduit dans un univers différent.

1. Lost Brain

de Isabelle Favez, 2021, Suisse, 6'



Chaque fois que Louise le crocodile éternue, elle perd une partie de son cerveau. Elle doit trouver un moyen de redécouvrir le monde avant de ne plus pouvoir effectuer des tâches simples et se retrouver piégée dans son propre appartement.

Auteure. Isabelle Favez est née en 1974 en Suisse. Elle a fait ses études à la ZHdK (Zürcher Hochschule der Künste), département film et vidéo, de 1994 à 1999. Depuis, elle travaille comme réalisatrice indépendante de films d'animation. Elle a notamment réalisé *Tarte aux pommes* (2006), *Valise* (2009) et *Au coeur de l'hiver* (2012).

[Site de la réalisatrice](#), pour découvrir son univers visuel.

Du rituel du quotidien à la perte des repères. Ce film d'animation en 2D nous présente le monde de Louise le crocodile dans un graphisme simple, avec des couleurs douces. L'ouverture du film, avec le générique, pose le décor : les journées de Louise commencent avec un rituel simple : manger ses tartines, surveiller l'horloge pour vérifier l'heure qu'il est, partir quand le petit oiseau de l'horloge se met à chanter... L'environnement de son appartement est sobre et dépouillé, tout comme l'environnement urbain, défini par les lignes droites du sol et des immeubles. Rien de palpitant, mais tout est simple et réconfortant pour Louise. La musique, un petit air jazzy où le trombone ponctue et rythme chaque geste ou mouvement du crocodile, apporte une certaine douceur au train-train de Louise. Un incident perturbe la routine de Louise. Il pleut, elle éternue. Son parapluie rouge devient blanc comme un linge. Ces petites manifestations visuelles s'accumulent au fur et à mesure que Louise éternue. Louise reprend les mêmes actions qu'elle menait au début du film. Mais cette fois-ci, chaque éternuement de Louise, accompagné du trombone, nous montre dans une succession de plans brefs, les objets qui perdent leurs couleurs : cafetière, grille-pain, clé de l'appartement, lampe de chevet... Louise semble contaminer tout son environnement, à défaut de contaminer des personnes.

Une esthétique surréaliste. La situation se dégrade encore. Un nouveau basculement apparaît lorsque le lendemain au réveil, les yeux bouffis par le rhume, Louise se lave les dents dans la salle de bain : son éternuement, plus intense, provoque un renversement complet des couleurs dans le plan, qui devient négatif (noir et blanc). Les couleurs s'annulent, purement et simplement. Au même moment, un écho métallique résonne, pour signifier la violence de l'éternuement dans le corps de Louise, mais aussi dans la pièce. Lorsque Louise sort de la pièce, la caméra subjective nous montre en gros plan ce qu'elle constate : dans le cadre de l'image, tout est négatif, du sol au plafond, dans les moindres détails. Dans le même temps, l'air jazzy nonchalant laisse place à des notes de piano posées dramatiquement, semblant rester suspendues dans l'air, comme les microbes qui semblent avoir contaminé tout l'environnement. On entend un air de violon qui semble venir de loin. Louise apparaît multiples : elle traverse l'écran de haut en bas, en même temps qu'elle arrive par la droite. L'agencement de diagonales, l'accumulation de noir et de blanc, n'est pas sans rappeler l'esthétique d'un film expressionniste allemand, tel que *Le Cabinet du Docteur Caligari* (Robert Wiene, 1920). Tout visuellement nous fait signe que Louise est complètement désorientée par ce qui arrive à ce qui l'entoure, sans parler de sa propre fatigue. Elle perd la tête ou, comme le dit le titre du film, son cerveau (*Lost Brain*). Un élément de couleur apparaît néanmoins dans un plan, lorsque Louise fait griller son pain (marron) sur l'abat-jour, lui redonnant un semblant de couleur, et par là-même, encore un peu d'énergie pour diffuser de la lumière jaune. Louise reprend son rythme, qui pourrait paraître normal si l'ensemble de nous apparaissait pas aussi surréaliste. Un détail, qui montre que malgré tout, Louise n'a plus toute sa tête pour réfléchir : elle prend sa douche avec son parapluie, comme si elle était dans la rue. Alors Louise se couche, fait griller du pain dans le grille-pain qui lui sert désormais de lampe de chevet. Elle rêve en couleurs, naviguant dans une tasse de café ; il pleut de l'eau, versée par un arrosoir géant ; elle passe dans un tunnel en forme de serrure ; des notes de musique apparaissent, dont l'une a une forme de clé (symbolisant la clé perdue de son appartement, dont elle n'arrive plus à sortir) avant que la barque ne tombe brutalement dans une chute d'eau et qu'elle se réveille dans son monde en négatif.

La guérison. Dehors, par la fenêtre, la vie continue malgré tout : hors-champ (en dehors du cadre de l'image), on entend les oiseaux ; un train passe, faisant entendre le grondement de ses roues sur les rails... Des larmes jaunes de Louise tombent sur les touches de son piano. Chaque note jouée envoie une onde positive, qui redonne pour quelques secondes de l'éclat de couleur aux objets. Louise, hésitante, enchaîne les notes. On reconnaît l'air jazzy du début (en *off*, extradiégétique) mais cette fois-ci joué sur le piano de Louise (en *in*, dans le plan). L'espoir

viendra du petit oiseau de l'horloge, qu'elle libère : posé sur sa tête, chacune de ses notes redonne un peu de couleur au monde de Louise. Il est l'aide extérieure, la main tendue (si on peut dire), dont Louise avait besoin pour sortir de son appartement et revoir le monde autrement. La réapparition des couleurs se fait progressivement, tels les signes d'un printemps qui arrive.

AVEC LES ENFANTS

- Connaissez-vous l'expression « des larmes de crocodile » ? Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Ici, quel rôle ont les larmes de Louise ?
- Revenez sur le titre du film et sa signification, ainsi que le sens que cela prend dans le film, en interrogeant les enfants sur tous les signes bizarres qui apparaissent dans le film. Louise a-t-elle réellement basculé dans un autre monde, fantastique, où ce que l'on voit est juste le signe de la fièvre provoquée par son rhume ?
- Pour aborder l'esthétique du film, et notamment les passages en noir et blanc, vous pouvez comparer avec l'expressionnisme allemand, et regarder quelques photos ou extraits du *Cabinet du Docteur Caligari* de Robert Wiene, dont on trouve facilement des visuels et extraits sur le net.

2. Tobi and the Turbobus

de Verena Fels, Marc Angele, 2020, Allemagne, 7'



C'est la loi dans le Turbobus : sans siège, tu vas t'envoler ! En dégoter un et le conserver s'avère une entreprise difficile pour un jeune louveteau en turbo-voyage à la découverte de l'amitié véritable.

Auteure. Verena Fels est née dans le Sud de l'Allemagne. Après des études en technologie des médias à l'université des Médias de Stuttgart, elle a suivi des études en réalisation et cinéma d'animation à la Filmakademie Baden-Württemberg. Son premier film, *Mobile*, a été montré dans plus de 300 festivals et a remporté 45 prix. Récemment, elle a réalisé le film d'animation *Le Petit Corbeau, la chasse au trésor*.

Techniques d'animation et choix de narration. Le travail sur la 3D et les effets visuels a été créé par le co-réalisateur Marc Angele qui a beaucoup oeuvré sur les lumières et les ombres, les couleurs, les textures... Le récit nous est raconté en voix *off* (extradiégétique) par Tobi. Il n'y a pas de dialogues. À la place, les gestes, situations ou expressions participent de manière efficace à la narration. Une musique rock donne un rythme endiablé au récit qui nous est raconté. Le trajet en bus est riche en événements fantastiques aux yeux de l'enfant émerveillé, à commencer par ce chauffeur - un loup - qui pousse son hurlement pour annoncer le départ. Le véhicule fait des bonds quand il se met en route et on est éjecté du bus si on n'est pas assis !

Tobi et Freddy : des personnages principaux antagonistes. Tobi, personnage principal de cette histoire et narrateur, est toujours en retard. Plein de gentillesse et de naïveté, c'est encore un enfant : il touche à peine les bords du siège avec ses pattes. Son meilleur ami Freddy, a un look rebelle : perfecto, mèche rose et boucle à l'oreille. C'est le grand, le *bad boy* du récit. Nonchalant quand il monte dans le bus, il s'appuie négligemment sur Tobi pour boire la briquette qu'il lui a volée, s'adosse sur un siège pour parler aux filles du premier rang alors que Tobi l'attend, pour finir par s'installer dans le fond du bus, laissant Tobi en plan. Pour Tobi, leur amitié est quelque

chose de fort et unique. Cela n'est pas vrai dans l'autre sens. Quand Freddy ne reste pas assis à côté de Tobi, celui-ci se met alors dans une situation inconfortable pour garder à tout prix la place de Freddy. Lorsque Tobi se remémore une image tendre et complice de son ami, la musique devient douce, l'action ralentit... Mais cette image du passé s'efface lorsqu'il se rend compte que son ami ne s'intéresse plus à lui. Au même instant, le cri du chauffeur retentit : le bus démarre en trombe. Le spectateur redoute alors que Tobi soit éjecté, mais non ! Un élan collectif des passagers empêche Tobi de s'envoler, à notre grande surprise. Le sac de Freddy se fera éjecter, symbolisant la fin de leur amitié.

La métaphore du bus. Le positionnement géographique de Tobi dans le véhicule évolue. Il trouve sa place auprès des autres, après être resté proche physiquement de son ami dans une vaine tentative d'être perçu par lui comme étant son double, sa moitié d'amitié. Dans le bus, les plus grands montent d'abord et se placent au fond, créant ainsi une hiérarchisation de l'âge, de force et de pouvoir. Le siège agit comme l'indicateur d'une place que chacun se trouve dans un groupe. Le trajet réalisé par le bus représente un cheminement : grandir, devoir faire face aux autres, prendre des décisions, se positionner en solidarité ou essayer de s'imposer.

AVEC LES ENFANTS

- Connaissez-vous quelqu'un qui ressemble à Tobi ou à Freddy, dans leurs comportements ? Qu'est-ce que leur façon d'agir vous inspire ?
- Selon vous, qu'est-ce que l'amitié ? Avez-vous un(e) meilleur(e) ami(e) ?
- Avez-vous déjà pris un bus scolaire ?
- Si oui, avez-vous vécu une histoire dans un bus qui ressemble à celle du film ? Ou une histoire différente ? Pouvez-vous la raconter ?
- Dans le film, y a-t-il une scène qui vous a fait particulièrement rire ?
- Vous pouvez regarder ce montage de séquences issues du film *Mon voisin Totoro* (Hayao Miyazaki) avec le « chat-bus », dont la course folle à travers la campagne rappelle celle du Turbobus.

3. Battery Daddy

de Jeon Seung-bae, 2021, Corée du Sud, 6'20



« Battery Dad » est responsable de chaque recoin de la maison, comme les jouets pour enfants, les télécommandes et les serrures de porte. Un jour, "Battery Dad" part en voyage dans une vallée... Les plus grandes leçons de la vie sont apprises à travers les expériences les plus simples.

Auteur. Seung-bae Jeon est né en 1979 à Chung Nam, en Corée du Sud. En 2009, il est diplômé de la Chung-Ang University of Advance Imaging Science, Multimedia & Film. Il travaille au Toyville Animation Studio en tant que directeur d'animation. Il a précédemment réalisé *Saturday's apartment* (2018), déjà sélectionné à Travelling.

De l'idée au film. Seung-bae Jeon a eu l'idée de ce film alors qu'il remplaçait la batterie dans l'un des jouets de son enfant. *"En regardant mon enfant s'amuser longtemps avec ce jouet, je me suis demandé si la batterie à l'intérieur du jouet élevait mon enfant. Quand j'ai regardé autour de moi,*

avec cette nouvelle perspective, j'ai remarqué qu'il y avait des piles partout, nous aidant à alimenter nos lumières et nos sons ». Il voulait raconter une histoire sur l'énergie que nous échangeons les uns avec les autres. Battery Daddy est chargé d'énergie positive, et sa recharge alimente tout le film. Le film est ainsi comme un plaidoyer pour des relations familiales qui doivent résister à l'épreuve de l'adversité.

Techniques d'animation. Le tournage du film en stop-motion a duré près d'un an, avec des marionnettes en feutre de laine, comme pour le précédent court-métrage d'animation du réalisateur, *Saturday Apartment* (ici, un extrait, pour aller plus loin dans la découverte de l'univers visuel du réalisateur). Seung-bae Jeon : « *La laine feutrée a une sensation de chaleur (...). Je pensais que ce serait particulièrement efficace dans les scènes où Battery Daddy se couvre des couleurs de ses enfants et lorsque leur maison est remplie de morceaux de laine flottants* ».

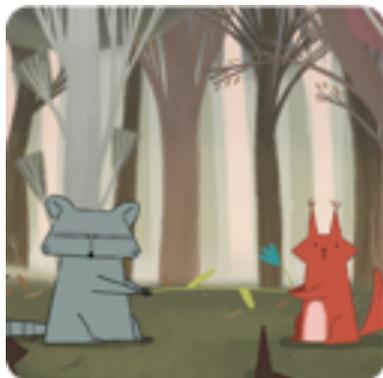
Les scènes de la nature (en extérieur) ont demandé une attention particulière. Il fallait notamment montrer de manière réaliste l'eau qui coule dans la vallée, ainsi que le déluge d'eau boueuse causé par la forte averse de pluie. C'est encore un jouet de ses enfants qui l'a inspiré : pour que l'effet visuel fonctionne, il a utilisé un jouet visqueux appelé par ses enfants le « monstre liquide ». Pour réaliser l'eau de pluie qui tombe sur les personnages, les marionnettes ont été aspergées par de l'eau en bouteille. Les gouttelettes de pluie tombant sur la vitre ont été faites de colle chaude et de billes transparentes. Seung-bae Jeon apprécie particulièrement de raconter des histoires en stop-motion, qui fascine encore les enfants par cette possibilité de prendre différents objets et de créer les mouvements qu'ils veulent, comme un jeu.

AVEC LES ENFANTS

- Pour vous, qui est Battery Daddy ?
- Pouvez-vous décrire son apparence, ainsi que celle des enfants ?
- Quelles émotions avez-vous ressenties en regardant le film ? Pouvez-vous associer ces émotions à des moments particuliers dans le film ? Décrivez ces moments, tels que vous vous en souvenez.
- Pour le réalisateur, son film peut être vu comme une histoire sur tous les parents qui élèvent des enfants, qu'ils soient pères ou mères. Vous pouvez inviter les enfants à dessiner, au choix, leur(s) Battery Daddy ou Battery Mummy... mais aussi Battery grands-parents (par exemple).

4. Sounds between the Crowns

de Filip Diviak, 2020, République Tchèque, 14'



Un musicien sans domicile fixe est chassé de la ville après que la reine ait vu son visage. Bien que les gardes détruisent son instrument, il ne renonce pas à le réparer et à jouer de la musique.

Auteur. Filip Diviak est un réalisateur tchèque. Il a réalisé précédemment les courts-métrages d'animation *Le Gnome et le nuage* (2020), *Le Réveilleur* (2017). Il a également co-réalisé avec Zuzana Cupova *Cloudy* (2018), prix du public dans la section Junior au Festival Travelling.

L'univers du conte. Le titre du film signifie « *des sons entre les cimes* ». Il renvoie à la musique et à sa beauté, traversant et emplissant pleinement la nature, des sommets des montagnes jusqu'aux forêts. Le film s'ouvre sur le plan large d'une grande porte close, ornée d'un dessin d'yeux fermés, et entourée de murs hauts et infranchissables. La cité se

protège, enfermée dans sa peur du dehors, incarnée par « l'autre », l'inconnu. Tout renvoie à l'imagerie médiévale : le château, la forêt, la musique enjouée et chaleureuse aux notes médiévales, le musicien vagabond, les gardes, et la Reine. De sa tour, elle domine la foule. Elle entend la mélodie jouée par le musicien, et s'imagine celui-ci beau et musclé. Cette image qu'elle a en elle apparaît à ses côtés, dans une bulle... qui se dégonfle en même temps qu'elle est déçue de voir un masque sur le visage du musicien. Avec autorité, elle lui fait enlever ce masque. Le réalisateur fait le choix de ne pas nous montrer ce visage, mais plutôt celui effrayée de la reine. Le mystère demeure pour nous, mais ce choix nous place plutôt aux côtés du musicien, plutôt que contre lui. Toujours avec autorité et avec violence, elle le fait jeter hors du château. Nous restons alors toujours à ses côtés, de l'autre côté du mur, pour constater avec lui les dégâts causés sur son instrument.

La forêt, lieu de retraite et d'harmonie. Le musicien n'a d'autre choix que de se retirer en pleine forêt pour se cacher, à l'écart de la société. Les signes du changement de saison sont là, par les couleurs que prend la forêt (marron, jaune...). Le musicien se crée un foyer accueillant au creux d'un arbre, tel un cocon protecteur. Il y met le peu qu'il a : un trognon de pomme, un livre, un dessin de musicien. La musique est rythmée par des gouttes de pluie, scintillantes comme des clochettes. Nous découvrons alors le visage du musicien, parsemé de cicatrices. Nous devinons que celles-ci ont été faites par les cordes de son instrument et cela nous sera confirmé par la suite lorsqu'il tentera de les accrocher à l'instrument et qu'elles lui gifleront le visage. Lorsqu'il trouve la première tige qui lui servira de corde pour sa guitare, la musique repart, accompagnant le musicien dans sa recherche pour redonner vie à son instrument. Une succession de scènes nous amènent de l'automne à l'hiver, où le musicien redonne enfin corps à son instrument, dans un assemblage multicolore, animal et végétal, collé avec de la sève. Celui-ci expire un gong : l'onde de choc ébranle toute la forêt, qui se met à onduler. Un mouvement de caméra autour du musicien souligne cette nouvelle communion. Les sons d'une guimbarde et d'une guitare renvoient vers ce côté dynamique du mouvement des cordes. Le raton laveur claque des doigts. Des fleurs éclosent au son du violon, des fougères s'ouvrent avec un bruit de clochette. Une flûte annonce le retour du printemps. La Reine entend la musique lointaine monter jusqu'à elle et ne peut résister à aller voir d'où elle vient. Lorsqu'elle voit le musicien et constate l'effet produit par sa musique autour d'eux, elle laisse enfin la sensibilité et l'émotion la gagner.

AVEC LES ENFANTS

- La musique est partie intégrante de l'histoire.
- Quelles émotions avez-vous ressenties en entendant les musiques ?
- Avez-vous reconnu quelques instruments ? Pouvez-vous en citer ?
- Dans quel lieu le musicien trouve-t-il refuge ? Essayez de vous rappeler tout ce qu'il trouvera pour manger, dormir et réparer son instrument.
- Qu'évoque la nature, pour vous ?
- Quelles saisons traversent le musicien, quand il est dans la forêt ? Rappelez-vous les indices qui vous permettent de dire cela.

5. Un caillou dans la chaussure

d'Éric Montchaud, 2020, France / Suisse, 11'

Un élève arrive pour la première fois dans sa nouvelle classe. Ce n'est pas un élève comme les autres, c'est une grenouille dans une classe de lapins.



Auteur. Eric Montchaud est un réalisateur et animateur français. Il apprend la réalisation de films d'animation à l'école de la Poudrière. Son film de fin d'études, *Les Animals*, est adapté d'une nouvelle de Kafka. En 2014, il réalise *La Petite casserole d'Anatole*, qui traite de l'autisme, et adapté de l'oeuvre d'Isabelle Carrier. Un film qui traite de la différence et la tolérance, comme *Un caillou dans la chaussure*. Ce film d'animation en marionnettes, ponctué de scènes imagées en dessin, traite avec poésie de la différence et des difficultés de la migration et de l'intégration des primo-arrivants.

La découverte et l'ignorance. Dans une salle de classe, une grenouille est présentée à ses nouveaux camarades, des lapins. Nous adoptons son point de vue, incapables de comprendre ce qui se dit et ce qui est écrit. À l'inverse, les lapins ne comprennent pas sa langue. La grenouille, en plan serré, apparaît seule dans l'image. En contrechamp, dans un plan large, le groupe d'élèves lapins est réuni. La grenouille, mal à l'aise, est isolée par le cadre du reste du groupe. La curiosité naît dans les yeux des lapins qui découvrent les objets qu'il sort de son cartable. Le son de la règle de la professeure nous ramène dans la réalité : le début du cours. Lorsque l'enseignante écrit au tableau des lettres et des mots, la grenouille les reproduit de son côté à l'envers. Elle tente de se concentrer, de bien faire, mais la logique n'est pas la même que celle qu'il connaît. Alors elle s'ennuie, même si le son des mots est comme une mélodie pour elle. Elle se plonge dans ses souvenirs, tandis que nous voyageons avec elle dans un pays onirique : des feuilles rouges apparaissent, puis un oiseau merveilleux. On entend des percussions et des cuivres. La grenouille poursuit gaiement l'oiseau à travers les feuilles rouges. On sort des rêveries de la grenouille par la sonnerie stridente de la fin du cours. Apprendre à manger avec une fourchette est aussi un défi pour elle qui mange avec la langue, comme d'autres pourraient manger avec la main ou avec des baguettes, par exemple. Dans la cour, la grenouille est seule au milieu du plan, tandis que les autres s'amusent ensemble, en ombre sur le mur. Leurs jeux lui sont inaccessibles.

La bienveillance et l'amitié. Dans la première séquence du film, en classe, une lapine lève la main et répond à une question. Elle attire l'œil de la grenouille qui tombe amoureuse, sentiment symbolisé par des petits cœurs. Curieuse, ouverte à l'autre, elle tire la langue au nouvel arrivant en se retournant vers lui. Nous ne pouvons que nous mettre aux côtés de la lapine, partageant ses questionnements : d'où vient cette grenouille ? Que lui est-il arrivé ? La lapine sera celle qui saura le rassurer lorsqu'il se souviendra avec angoisse de la fuite. Elle l'aide à s'intégrer, en lui disant "Salut". Il répond timidement et maladroitement. Elle lui apprend à utiliser une fourchette. Manger ensemble sera un bon moyen d'apprendre également à se connaître, en partageant les mêmes jeux avec la nourriture. Ce premier geste d'un enfant vers la grenouille entraînera un autre, puisqu'un garçon les rejoindra.

Le caillou dans la chaussure. La grenouille ramène à l'école un instrument qui semble venir de son pays d'origine. Elle le montre aux autres, avec précautions. Celui-ci émet un son strident, mêlant des sonorités électro et orientales. Un garçon réagit méchamment et lance un ballon pour arrêter la grenouille, qui lui renvoie la balle. Le ballon symbolise le jeu en équipe qui rassemble, avec des valeurs de partage et d'intégration. Pour autant, ici, c'est plutôt un objet qui sert à se battre et à frapper. Alors, la grenouille replonge dans ses souvenirs... Sur le sable apparaît une histoire de ballon, en dessin animé. La grenouille et ses parents sont poursuivis par des gardiens-cyclopes qui les recherchent. Ils se cachent, puis fuient et prennent le bateau. Le ballon abandonné par la grenouille devient le symbole d'une partie de son enfance et de son

insouciance laissée sur place. Le caillou du titre du film, c'est aussi ce souvenir laissé dans son pays d'origine. L'expression « avoir un caillou dans la chaussure » emploie l'image du caillou qui blesse le pied tant qu'on ne s'en est pas débarrassé. La grenouille doit vivre avec son passé, mais elle peut espérer une vie meilleure.

AVEC LES ENFANTS

- Le film s'appelle *Un caillou dans la chaussure*. Les enfants connaissent-ils cette expression et que signifie-t-elle pour eux ?
- Qu'est-ce que le « caillou », dans le film ?
- Demandez aux enfants s'ils connaissent autour d'eux des enfants qui viennent d'un autre pays, afin d'évoquer les langues et le langage, ainsi que l'ouverture à l'autre.

6. Blue Curry

de Magali Dunyach, Chien-Ju Hung, Jimin Jung, Vajra Pancharia et Léa Pietrzyk, 2021, France, 5'



Quand votre cuisine se transforme en salle de classe... Et que Maman vous sert une assiette de sagesse.

Court-métrage de fin d'étude des auteur.e.s, alors étudiants à l'école des Gobelins. Il est réalisé en animation 2D & 3D. *Blue Curry* suit une conversation où une mère invite son fils à comprendre la beauté et la diversité sur Terre, à travers la préparation d'un curry. C'est une histoire universelle, qui part de la simple question d'un enfant à sa mère questionnant sur son identité et des différences entre les personnages. C'est une question très complexe, mais essentielle à la compréhension du monde dans lequel nous vivons.

Les réalisateurs souhaitent raconter « une histoire multiculturelle qui pousserait les parents à parler à leurs enfants et les enfants à réfléchir à leur identité ». Le sujet est traité sur un ton subtil et poétique, en utilisant des métaphores visuelles. Depuis leur rencontre à l'école des Gobelins, les jeunes gens se retrouvaient régulièrement autour de la table. Cela a fait naître en eux l'idée d'utiliser le processus de cuisson comme structure de récit. Le curry, quant à lui, incarne la vision de la diversité et de la nécessité de se rassembler, d'une manière chaleureuse et douce.

Un voyage émotionnel. Le monde "réel" que Neel partage avec sa mère est réaliste dans ses proportions. Mais dès qu'il entre dans son imagination, son corps se simplifie pour se concentrer sur sa tête, ses yeux et ses oreilles : le centre de sa curiosité. À l'inverse, l'environnement de Neel devient de plus en plus organique, plus sensible, pour mettre en valeur son expérience et son imagination créative. Dès qu'il arrive au carnaval des épices, il plonge dans ses sentiments. Son environnement devient plus brut, centré sur la sensation et le mouvement, les couleurs vives et les formes fortes. Les images deviennent plus abstraites, mais l'importance accordée aux émotions augmente : Neel comprend de mieux en mieux ce que sa mère lui explique.

Apprendre à se connaître et prendre conscience de la diversité de la vie. Afin que le film soit compréhensible par un maximum de personnes, les réalisateurs ont posé différents niveaux de compréhension. Les enfants peuvent se mettre à hauteur du personnage principal, Neel, et s'étonner comme lui de la diversité de la vie. Les adultes, eux, peuvent réfléchir à la nécessité de parler de la diversité avec les enfants, pour les aider à comprendre qui ils sont et à quel point c'est important d'en prendre conscience.

AVEC LES ENFANTS

- Qui sont les personnages principaux du film ? Peux-tu facilement t'identifier à eux ? Pourquoi ?
- Que prépare la maman de Neel ?
- Et vous, y a-t-il un plat que vous adorez préparer avec un proche ? Si oui, quelles émotions cela vous procure-t-il ? Si ce n'est pas un plat, y a-t-il une activité que vous adorez partager avec un proche ou un ami ? Si oui, pouvez-vous dire pourquoi ?

7. Orchestra Rehearsal

de Tatiana Okruzhnova, 2021, Russie, 6'



Un musicien de l'orchestre philharmonique est en retard. Il n'y a personne pour garder sa fille. Pendant ce temps, la répétition a déjà commencé...

Auteure. Tatyana Okruzhnova, est née en 1979. Artiste, animatrice et réalisatrice, elle a suivi des cours d'animation au studio d'Alexander Petrov en 2009. Elle a également réalisé *One more time !* (2010) et *Swimming Lesson* (2016).

Ce film permet au spectateur de percevoir l'étendue de ce que l'univers de la musique classique impose à celui qui en vit, par ses rythmes et contraintes, mais aussi de la grâce qui s'en

dégage.

La bulle musicale. Les traits du dessin sont légers et les couleurs à la tonalité jaune sont douces, laissant suggérer un univers paisible et rassurant. Si quelques notes de piano apparaissent sur le générique, on découvre dans un plan large un musicien qui répète avec son instrument : un cors. Sa fille est allongée la tête à l'envers sur un piano. On découvre alors, aux mouvements de ses pieds sur le piano, que c'est elle qui en joue. La musique est donc *in* (et non *off*). Comme le tic-tac régulier d'une pendule, le métronome posé sur le piano impose un rythme lent aux deux musiciens. Ils se tournent le dos, chacun regardant dans une direction opposée. La petite fille, peu concentrée, se fait ramener à l'ordre par le métronome, humanisé par ses yeux sévères, qui lui donne un coup de baguette. La petite fille en tombe par terre, provoquant la chute des tableaux qui y sont accrochés. La bulle musicale formée autour du père, de la fille et de leurs instruments éclate. Le père prend sa fille dans ses bras, la fait tourner et constate avec horreur que ce jour est précisément celui d'un concert de musique classique auquel il doit participer. Nous basculons sur une scène de spectacle, dans un grand théâtre. Un mouvement panoramique balaie la scène : des musiciens se placent, deux d'entre eux jouent aux échecs (indice : le concert n'est pas tout de suite). Les instruments à corde sont en train de s'accorder. Enfin, le chef d'orchestre attrape sa baguette et tousse. Silence. Le thème musical, *Cavatine Figaro*, interprété pour le film par le Zhukovsky Symphony Orchestra (sous la direction de Sergei Skripka) commence. Dans un plan bref, les archets des instruments à corde s'agitent, en rythme, traits noirs et élancés vers le ciel.

La course. Nous revenons auprès du père qui se prépare rapidement pour partir, avec sa fille. Les mouvements des jambes du père et de sa petite fille, en alternance de gros plans / plans larges sont rythmés et bruités par le solo d'un instrument à percussion. Les grands mouvements musicaux s'associent aux bâtiments urbains serrés. Des cheminées géantes et inquiétantes semblent s'abaisser et remonter comme les mouvements des touches d'un instrument à vent,

celui que l'on entend au même moment, brièvement : sirène inquiétante, métaphore d'un paquebot chargé de passagers dont l'un d'entre eux aurait oublié d'embarquer. Les mouvements plus aériens des cordes accompagnent les plans où le père vole tel un oiseau, avec sa fille, pour rejoindre la salle de concert. Dans la rue, seuls les traits des personnages principaux et des passants autour d'eux sont précis. Le reste est esquissé, mouvement. Dans un bruit de mouche volante, le chef d'orchestre s'aperçoit de l'absence du cors. Son absence sonore l'a trahi. Nouveau basculement vers le père et sa fille : leurs mouvements s'associent cette fois avec une partition musicale, qui se fond elle-même dans les cordes de la contrebasse d'une musicienne sur scène. Pour représenter ce qui se passe sur scène, les traits sont chargés et pleins, tandis que les couleurs, ocre et noir essentiellement, emplissent le cadre. Le montage images est de plus en plus kaléidoscopique au fur et à mesure que les deux retardataires s'approchent du théâtre, mais aussi que la panique gagne le père : plans brefs, gros plans de paniques et de montres... Le rythme musical de la symphonie est parfaitement accordée au rythme des images. Ils sont en symbiose.

Les coulisses de la création. Lorsque le père arrive avec sa fille au théâtre, une nouvelle tonalité de couleurs apparaît, bleutée, pour marquer un nouvel espace : l'arrière scène et les coulisses. L'endroit qui ne doit être vu du public. Dans la pénombre, les coffres et diverses valises des instruments sont propices à l'imaginaire de la petite fille : le coffre d'une contrebasse, impressionnant, devient à ses yeux un éléphant, qui la transporte sur sa trompe, sous les étoiles. Le père, dans sa maladresse, fait monter et tomber les panneaux sur scène, permettant par la même occasion de révéler pleinement au public en salle (que l'on n'a toujours pas vu : nous restons toujours du point de vue de musiciens) mais aussi au jeune spectateur du film, toute la mécanique d'un théâtre. Plus rien ne va, ni sur scène, ni chez les musiciens, ni dans le décor. Le chef d'orchestre garde le contrôle de son orchestre, par le mouvement de sa baguette, même s'il constate le désastre autour de lui. C'est l'enchaînement de gros plans, brefs, sur tout ce qui ne va pas, qui nous permet de prendre la mesure de l'ampleur du désastre. Enfin, quand le rideau de fond de scène s'écroule pour de bon, tout s'arrête. Les notes de musique de la partition du chef d'orchestre en tombe des nues, physiquement. Le public, qui paraissait inexistant jusque-là, se manifeste à nous par ses toussotements sonores. Après un dernier coup de grâce, la musique reprend malgré tout, dans un tourbillon visuel et multicolore mené en son centre par le chef d'orchestre, toujours très professionnel.

La transmission. Le film se clôt après une ellipse temporelle sur une courte scène où une jeune fille, de dos, s'entraîne au piano, sous l'oeil sévère de sa professeur de piano. Au mur, une mouche vient chatouiller le portrait d'un grand maître de la musique classique. Imperturbable, celui-ci remue juste le nez pour s'en débarrasser. Le film est un véritable hommage à la musique classique et à ceux qui la font vivre. Les choix dans la composition et la tonalité des plans, ainsi que leur agencement, s'accordent parfaitement à la symphonie musicale qui nous est offerte. L'agencement des plans et des sons (bruitages compris) au montage achève de dresser un magnifique portrait enlevé et bouillonnant de vie à la musique.

AVEC LES ENFANTS

- Connaissez-vous l'instrument dont joue le père de la petite fille ?
- Citez les autres instruments que vous avez vu dans le film.
- Et vous, jouez-vous d'un instrument, ou connaissez-vous quelqu'un qui en joue ?
- Avez-vous déjà écouté de la musique classique ?
- Et vous, quel genre musical préférez-vous ? Essayez d'expliquer ce que vous préférez et vous touche le plus.

- Quelles émotions avez-vous ressenties dans le film ?
- Certains passages vous ont-ils fait rire ? Dites-nous pourquoi.